

BABEL, CÔTÉ
BIBLIOTHÈQUE

ENTRETIEN
AVEC ANNA
SVENBRO

ÉTIENNE GOMEZ

*Si les traducteurs se demandent parfois dans quelles bibliothèques consulter les meilleures ressources relativement à un travail en cours¹, les bibliothécaires peuvent quant à eux s'interroger sur la place à réserver aux traductions, comme à la traduction en tant que telle, dans leurs collections. Faut-il acquérir *Le Paradis perdu* de Milton traduit par Chateaubriand ou par Robert Ellrodt, *le Faust* de Goethe par Nerval ou par Bernard Lortholary, sous prétexte qu'une traduction vieillit ou que l'ancienne a davantage d'autorité ? Que faire quand *Les Aveux* viennent remplacer *Les Confessions* dans le catalogue ou quand *Les Démon*s viennent côtoyer *Les Possédés* sur les rayonnages ? Comment classer les différents ouvrages de Valéry Larbaud, à la fois écrivain, traducteur et auteur d'un ouvrage sur la traduction ? Que dire à un usager non anglophone qui souhaite découvrir John Donne, Emily Dickinson ou Ezra Pound alors que les traductions françaises existantes sont lacunaires ? Autant de questions auxquelles s'intéresse Anna Svenbro, conservateur d'État des bibliothèques à la BnF, puis à la BIU Santé, rue de l'École de médecine à Paris. Passeuse dans l'âme², Anna Svenbro est l'auteur d'un essai de bibliothéconomie, *Quel espace pour la traduction en bibliothèque ?*³ Elle travaille par ailleurs à une thèse de doctorat sur la traduction dans*

-
- 1 Agnès Benani, « Des bibliothèques pour traducteurs », *TransLittérature* n° 21, 2001, p. 14-26 : http://www.translitterature.fr/media/article_324.pdf.
 - 2 Sébastien Acker, « Anna Svenbro, profession passeur », <http://librispolaris.canalblog.com/archives/2010/09/11/19034769.html>.
 - 3 Anna Svenbro, *Quel espace pour la traduction en bibliothèque ?*, Enssib, 2009 : <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/2065-quel-espace-pour-la-traduction-en-bibliotheque.pdf>.
-

l'Antiquité, dont elle avait conçu le projet avant de devenir bibliothécaire. Au fil de notre entretien, elle a répondu à mes questions sur la place des traductions, mais aussi des traducteurs, en bibliothèque.

Anna Svenbro, d'où vous vient votre intérêt pour la traduction, qui semble occuper une place aussi essentielle qu'étonnante dans vos préoccupations de bibliothécaire ?

J'ai grandi dans un environnement multilingue : père suédois, mère française, et grand-mère maternelle écossaise. Cela faisait de moi un drôle d'oiseau : je faisais tout autant de suécismes en français que de gallicismes en suédois, et ce qui détonnait aux oreilles de mes interlocuteurs me paraissait tout à fait naturel. Je passais mon temps à ferrailer avec la question : « Comment dire ?... » Des mots, des champs lexicaux me manquaient dans une langue ou dans l'autre en fonction de l'idiome dans lequel je les avais rencontrés (ou non) dans l'enfance. Encore aujourd'hui, nommer les oiseaux me paraît plus naturel en suédois qu'en français, parce que c'est avec mon père, et à l'aide de son petit guide d'ornithologie en suédois, que je les ai découverts. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la traduction peut devenir une véritable obsession chez l'enfant qui grandit dans un environnement bilingue. Je m'interrogeais sans cesse sur le passage d'une langue à l'autre, d'un système de référence à l'autre, d'une culture à l'autre. Plus je réfléchissais à ces questions, plus je me rendais compte que la traduction est loin d'être un acte évident et transparent.

Plus tard, au cours de mes études, j'ai éprouvé un sentiment de familiarité en entendant un professeur de philosophie qui posait comme un *leitmotiv* la question : « Qu'est-ce à dire ?... » Avec lui, le commentaire de texte philosophique prenait la forme d'un patient travail de définition, de transposition, de comparaison, et la philosophie elle-même se présentait comme une véritable pratique de la traduction. Plus tard, j'ai découvert que ce professeur, Jacques Bon-temps, avait traduit Pindare et Arendt : sans doute l'association que j'avais faite entre sa manière d'enseigner la philosophie et la pratique de la traduction ne devait-elle rien au hasard... Parfois, face à

un nœud, une articulation complexe entre deux notions, il usait aussi de l'expression « par le truchement de... » : la référence à l'univers de la traduction devenait pour ainsi dire explicite, le mot *truchement* désignant à l'origine un « interprète » qui fait fonction d'intermédiaire entre deux personnes dont les langues sont différentes.

Vous faites volontiers du traducteur et du bibliothécaire deux cousins issus de Babel, dont le travail ou la malédiction, comme on voudra, consiste à donner un accès local à la culture mondiale. Ils œuvrent l'un comme l'autre à la « juxtaposition des cultures », à la fois « passeurs des productions de l'esprit » et « éclaireurs dans l'exploration des cultures et des idées » : traduction et bibliothéconomie sont-elles pour vous comme les deux facettes d'une même médaille ?

Ce qui est sûr, c'est que mon intérêt pour ces deux domaines d'activité s'est développé à la même époque de ma vie grâce à l'étude des langues anciennes, qui a été déterminante pour moi à deux points de vue.

D'une part, je me suis aperçue que la manière de traduire varie non seulement d'un traducteur à l'autre, de manière tout à fait indépendante de leur talent, mais encore d'une époque à l'autre : considèrerait-on le travail de passeur qu'a entrepris Cicéron des lettres grecques vers les lettres latines comme une traduction avec les critères d'aujourd'hui ? Clairement, non. Avec le latin et le grec, je découvrais que non seulement les traductions, mais encore la manière de penser la traduction comme activité et d'en fixer les paradigmes, avaient une histoire, et même une généalogie, dont les bibliothèques portent les traces et le souvenir.

« Qu'est-ce qu'une bonne traduction ? » est une question qui trouve des réponses tout à fait différentes au cours de l'histoire, si tant est que cette question ait un sens à toutes les époques. À force d'approfondir le sujet, j'ai décidé de faire de la traduction ma discipline de recherche ; à partir de là, quand j'ai fréquenté les bibliothèques dans cette optique, la question du rapport particulier que les bibliothèques entretiennent avec les traductions, comme avec la traduction en tant que telle, s'est posée pour moi.

D'autre part, le fait que les textes et les savoirs de l'Antiquité nous soient parvenus en partie grâce à la traduction, et le fait qu'au cours de l'histoire, les traducteurs aient fait passer (ou non) les contenus d'un système linguistique, littéraire, éditorial, politique à un autre, est une question qui trouve comme une chambre d'écho dans les bibliothèques. Réfléchir sur les questions tournant autour de la traduction permet de mieux comprendre comment un contenu intellectuel est transmis et rendu accessible au sein des bibliothèques.

Quel espace pour la traduction en bibliothèque ? La question qui fait le sujet de votre mémoire professionnel peut sembler paradoxale. Tout est-il une question d'espace ?

Deux expériences ont déterminé la formulation de mon sujet : les questions que je m'étais posées relativement à mon projet de thèse, et les constats que j'ai pu faire à l'occasion de mon premier stage. Pour faire bref, mon projet de thèse, qui en tant que tel occupe mes réflexions depuis bien longtemps, concerne les changements de paradigme, les processus de production des textes et de systèmes de valeurs qui sous-tendent l'acte de traduire au tournant de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ce sujet a une dimension éminemment historique, et c'est par mes recherches que j'ai été amenée à lire, entre autres, les ouvrages de Christian Jacob, en particulier *Les Alexandries*, *Les Métamorphoses du Livre* et *Les Lieux de savoir*. C'est grâce à ces lectures que j'ai commencé à me familiariser avec les champs disciplinaires que sont l'histoire du livre et l'histoire des bibliothèques, capitaux dans la profession.

Puis, dans le cadre de ma scolarité à l'Enssib, j'ai fait mon « petit stage » à la bibliothèque du centre Louis Gernet-Gustave Glotz (futur centre de recherches ANHIMA : Anthropologie et histoire des mondes antiques), dont Christian Jacob est membre. J'ai donc pu côtoyer au quotidien cette équipe de recherche, dont font partie des étudiants et des professeurs français et étrangers participant aux séminaires et différents travaux du centre, et observer la manière dont ils utilisaient la bibliothèque comme un lieu où les langues anciennes croisaient le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, etc.

Parallèlement à cette expérience, je suivais de près, assistant aux réu-

nions de travail en tant qu'observatrice, la préparation d'une journée d'études organisée par la BIU-Lsh de Lyon (aujourd'hui Bibliothèque Diderot) consacrée à la place des traductions en bibliothèque de recherche. C'est à cette occasion que j'ai découvert comment, en bibliothèque, la manière de donner une place aux traductions d'une part, et aux ouvrages sur la traduction d'autre part, était en train d'évoluer, notamment avec l'introduction progressive du modèle FRBR⁴ et des modèles apparentés dans la manière de concevoir les catalogues de bibliothèque. Jusque-là, un premier tour d'horizon de la littérature professionnelle permettait de constater que la question de la traduction en bibliothèque était abordée de manière indirecte ; il y avait donc là l'occasion de l'aborder de front.

À cet égard, l'entretien que Christian Jacob a eu la gentillesse de m'accorder sur la traduction dans les « lieux de savoir », à commencer par les bibliothèques, m'a permis de situer mon sujet dans une perspective historique et de bénéficier de son point de vue de chercheur sur la manière actuelle de concevoir les collections et les catalogues de bibliothèque en fonction des langues et des traductions qu'on peut y rencontrer⁵.

Votre mémoire professionnel a déjà une dizaine d'années : le constat est-il toujours d'actualité, ou la situation a-t-elle évolué ?

D'un point de vue technique, notamment la manière dont le modèle FRBR et les modèles apparentés ont évolué (ils sont actuellement en train d'être consolidés dans un modèle unique, le modèle LRM : Library Reference Model), beaucoup de choses ont changé, et un certain nombre d'éléments sont à réécrire : un nouveau code de

4 Fondé sur une approche relationnelle des contenus des catalogues, le modèle FRBR fonctionne par arborescence, chaque œuvre pouvant avoir diverses expressions (version originale, traductions, etc.), qui peuvent elles-mêmes avoir diverses manifestations (par exemple les différentes éditions d'une traduction), le tout aboutissant à des items (par exemple les exemplaires qu'on trouve dans une bibliothèque).

5 Anna Svenbro, « Les traductions dans l'histoire des "lieux de savoir" : entretien avec Christian Jacob », in Anna Svenbro, *Quel espace pour la traduction en bibliothèque ?*, Enssib, 2009, p. 80-87.

catalogage, RDA (Resource Description and Access), est issu de cette modélisation. Les agences bibliographiques françaises (la BnF et l'ABES⁶) sont en train de l'adapter progressivement aux spécificités françaises (RDA-FR) dans le cadre de ce que l'on appelle la Transition bibliographique. Du point de vue des catalogues « FRBRisés » ou en passe de l'être, les traductions occupent une position à la fois plus visible et plus complexe qu'auparavant, étant donné qu'elles ont, au même titre qu'une édition en langue originale, le statut d'« expression » d'une même « œuvre ». La nouvelle manière de concevoir les catalogues est donc une mine d'or pour les comparatistes, même s'il n'est pas certain qu'elle simplifie ou accélère leur travail... D'autant que la logique de navigation, entre les documents et entre les supports (qui apparaissent comme de moins en moins différenciés), s'est considérablement renforcée chez les usagers des bibliothèques en général. D'autre part, la prééminence de l'anglais dans la production scientifique (surtout dans le domaine des sciences et techniques ainsi que des sciences médicales) s'est accentuée, les chercheurs étant sans cesse plus nombreux à lire directement en anglais et donc à se dispenser d'avoir recours à la traduction.

Cela dit, un certain nombre de questions se posent presque exactement dans les mêmes termes qu'il y a dix ans : en littérature avant tout, que ce soit dans une bibliothèque universitaire ou une bibliothèque de lecture publique, comment le bibliothécaire, avec ses compétences linguistiques limitées, aussi vastes soient-elles, va-t-il s'y prendre pour mener à bien une politique d'acquisition judicieuse en matière de traductions ? Comment fera-t-il pour choisir de « bonnes » traductions ? Quelle part va-t-il consacrer dans les fonds dont il a la charge aux ouvrages en version originale ? Comment va-t-il rendre visibles, « défendre et illustrer » les traductions qu'il a acquises, au-delà de ce qui est décrit dans le catalogue de la bibliothèque ?

6 L'ABES (Agence bibliographique de l'enseignement supérieur) est responsable du SUDOC (Système universitaire de documentation), catalogue recensant tous les documents disponibles dans les bibliothèques universitaires françaises ainsi que dans les établissements présentant un intérêt pour l'Enseignement supérieur et la recherche.

Si la bibliothèque a pour vocation d'accueillir des traductions, qu'en est-il des traducteurs, littéraires en particulier ?

Les collaborations entre bibliothécaires et traducteurs sont en général fructueuses. Quel que soit le mode de collaboration, il s'agit toujours de défendre et illustrer une collection de littérature étrangère en mettant en avant la tâche du traducteur, le processus de production du texte traduit, la fabrique de la traduction. Il s'agit aussi d'amener les lecteurs à s'interroger sur la manière dont les textes étrangers sont reçus en France par le biais des traductions. Lorsque j'étais en charge du secteur scandinave à la BnF, j'ai contribué à l'organisation de trois rencontres, deux « Rendez-vous du samedi », de format plutôt intimiste, et une journée d'études, chaque événement réunissant auteurs, traducteurs, bibliothécaires et lecteurs.

L'un des deux « Rendez-vous du samedi » s'est fait autour de *Submarino* de Jonas Bengtsson, traduit en français par Alex Fouillet : auteur, traducteur et bibliothécaire ont pu échanger face au public sur l'écriture, la traduction et la mise en collection de ce même roman. L'autre s'est déroulé autour de deux pièces d'Ibsen et de Strindberg qu'un metteur en scène qui était aussi traducteur, Léonard Matton, avait choisi de mettre en regard dans son recueil *Les Fleurs gelées*, ses deux traductions faisant le soir même l'objet d'une double représentation : la tâche du bibliothécaire consistait dans ce cas à faire ressortir les liens entre processus de traduction et interprétation théâtrale, de même qu'à montrer en quoi ces deux traductions pouvaient aussi bien être lues que vues.

La journée d'étude, de plus grand format, était quant à elle consacrée aux polars scandinaves et aux raisons de la réception si particulière de ce genre en France : auteurs, éditeurs, traducteurs, critiques, universitaires, tous croisaient leur point de vue sur le succès éditorial des polars scandinaves traduits en français alors que les canons du genre sont si caractéristiques de l'aire culturelle nordique.

Dans votre mémoire professionnel, vous évoquez aussi les « Mardi, côté cour » de la médiathèque de Saint-Herblain, qui ont la particularité de s'adresser à un jeune public.

La médiathèque de Saint-Herblain est réputée pour la richesse de son fonds spécialisé dans le spectacle vivant. À l'époque où je rédigeais mon mémoire professionnel, Saint-Herblain accueillait par ailleurs la Maison des écrivains étrangers de théâtre, elle-même associée à la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs de Saint-Nazaire. Chaque année, des auteurs de théâtre venaient en résidence, et leur séjour aboutissait à la publication en édition bilingue d'une pièce de théâtre, dont le texte était lu et mis en voix, en version originale comme en traduction française. C'était mon directeur de recherches, Yves Aubin, directeur de la médiathèque de Saint-Herblain, qui était à l'initiative de ces « Mardi, côté cour ». Maintenant qu'il a pris sa retraite, les manifestations théâtrales de la bibliothèque ont changé de format et la traduction n'intervient plus. Cet exemple illustre bien les efforts de médiation entrepris par les bibliothécaires concernant la traduction, et les réseaux connexes sur lesquels ils doivent s'appuyer.

Il montre aussi que les actions de « défense et illustration » de la traduction en bibliothèque ne sont pas une exclusivité de la BnF.

Au contraire, partout en province, en particulier au sein des réseaux de lecture publique (les réseaux caennais, lyonnais, strasbourgeois, pour ne citer que quelques exemples), les bibliothécaires fournissent un immense effort de médiation, suivent de très près l'actualité des libraires et des festivals littéraires de leur région, sans hésiter à s'arranger lors de la venue sur place d'un auteur et de son traducteur (ce dernier étant parfois aussi son interprète pour l'occasion) pour combiner l'organisation d'une signature et celle d'une conférence à trois voix (auteur-traducteur-bibliothécaire), la mutualisation permettant de contourner partiellement les problèmes posés par un contexte budgétaire pour le moins contraint dans le monde des bibliothèques. Permettre au lecteur, par le biais de ces rencontres, de visiter un instant la fabrique de la traduction, de se mettre à la place du traducteur

à la tâche, voire de partager un instant ses difficultés et ses émotions par rapport à un passage particulièrement âpre et/ou ardu, voilà déjà un premier axe de travail commun entre bibliothécaire et traducteur. Le deuxième axe réside bien souvent dans le fait que le traducteur littéraire, au même titre que le professeur de langues et littératures étrangères, est une personne ressource pour le bibliothécaire. Il compte parmi ses principaux conseillers lorsque le bibliothécaire rencontre les limites de ses compétences linguistiques.

Le traducteur peut donc être aussi utile au bibliothécaire que le bibliothécaire au traducteur ?

Bien sûr, même si, spontanément, on pense plutôt à la situation inverse : le bibliothécaire peut souvent exaucer les souhaits du traducteur par rapport à son propre travail, particulièrement en bibliothèque de recherche ; il peut lui donner l'accès simultané à des références, des ressources que ce dernier aura bien souvent beaucoup de difficultés à rassembler d'un coup à sa table de travail, et ce malgré l'existence d'Internet !

Le traducteur a très souvent dans ses tablettes une liste de spécialistes de tel ou tel domaine qu'il consulte au gré des traductions et des champs lexicaux techniques qu'il rencontre. Dans cette optique, le bibliothécaire peut faire office de généraliste : expert en recherche d'information, il peut proposer une approche globale et continue au traducteur qui le sollicite, l'aiguiller vers certaines ressources, qu'elles soient des documents ou des personnes, et établir une relation de travail de confiance. C'est un lien exigeant, qui ne donnera pas une myriade de réponses en cinq minutes et quelques clics, mais, avec un peu plus de temps, amènera les bonnes réponses, et surtout les bonnes questions. Ce lien est marqué par la sagesse, la patience et l'humilité, car personne n'est dupe : le bibliothécaire, face à la diversité de ses collections et la versatilité des algorithmes des moteurs de recherche ; le traducteur, face à la multiplicité des idiomes et des styles, les siens y compris, et aux résultats parfois déconcertants des logiciels de traduction automatique.

N'oublions pas que traducteur et bibliothécaire sont conjointement menacés par ceux qui prédisent leur inutilité future à plus ou moins

court terme grâce à des raccourcis faciles, parce que « de toute façon, Internet est là ». Les résultats actuels, souvent assez hasardeux, de certaines recherches Google d'un côté, et de bon nombre de traductions avec Google Translate de l'autre, montrent le côté naïf d'affirmations telles que : « Plus besoin de bibliothécaires, vu tout ce qu'on peut trouver avec Google » ou : « Je peux me passer de traducteur, je me débrouille très bien avec Google Translate ». Les affirmations de ce type sont de belles inepties, mais je les ai souvent entendues dans ma carrière de bibliothécaire ; il convient donc de rappeler le caractère de plus en plus répandu de ce genre de raccourcis tout aussi faciles que dangereux. Pourtant, si, malgré ces menaces, bibliothécaire et traducteur demeurent importants l'un et l'autre comme l'un pour l'autre, ils se gardent d'en tirer vanité : portant la même malédiction babélique que chacun surmonte à sa manière, ils savent qu'ils ne sont que des ombres qui vont et viennent au milieu de la lumière, transparente ou colorée, des livres.

Merci à Anna Svenbro pour sa disponibilité et sa gentillesse.